

Vietnam

Ni endoctrinement aride ni roucoulades

Michèle Descolonges

La littérature d'un pays véhicule l'idéologie dominante. Délibérément ou non elle représente le type de rapports sociaux en vigueur, le mode de vie, les sentiments, les préoccupations. La diffusion qui en est faite révèle aussi les goûts de la population — ainsi, en France, les romans d'espionnage connaissent une diffusion massive, tandis que celle de la poésie est pratiquement inexistante.

Le mouvement des idées a, depuis plusieurs siècles, été si fort, qu'il ne reste pas de littérature nationale, au sens strict du mot, qui n'ait subi des influences étrangères, qui ont modifié le sens même de cette tradition nationale. Cependant certains pays, tel le Vietnam, en but aux envahisseurs de tous les bords, ont cultivé expressément tout ce qui pouvait relever d'une littérature nationale. Sans se fermer aux influences étrangères — en particulier en poésie le vers s'est enrichi de nouvelles formes — la tradition littéraire vietnamienne s'est vu confirmée : par l'affirmation d'une volonté de vivre elle est une arme contre les tentatives de démantèlement du pays.

Seulement, imaginons que la France soit envahie. Si une littérature nationale était rétablie, elle ne pourrait être qu'une littérature nationaliste, car la nation française n'est pas propriété du peuple français, mais propriété d'une minorité qui détient

non seulement le pouvoir d'Etat, mais aussi le pouvoir économique. La nation n'a plus de signification révolutionnaire dans un pays comme la France, et la littérature nationale, conçue comme homogénéisation du pays, recouvre une volonté conservatrice.



A.F.P.

Un art populaire

Le Vietnam est en guerre depuis si longtemps qu'il n'y a pas d'œuvre qui n'y fasse allusion, de près ou de loin. La tradition nationale accorde une large place à la poésie, et c'est la forme que nous connaissons le mieux (une « Anthologie de la poésie vietnamienne » est parue récemment). Depuis quelques années cependant nous parvenons quelques romans et récits.

Poèmes, récits et contes circulent du Nord au Sud et du Sud au Nord selon les aléas des batailles et du courrier ; ceux qui subsistent et nous sont traduits ne sont donc pas forcément les plus beaux, au sens occidental du mot, mais ceux qui sont les plus fidèles miroirs de la réalité

et des préoccupations. Nous aurions tort dans ces conditions de porter un jugement définitif sur la littérature vietnamienne, et surtout de la juger selon les critères appliqués à notre propre littérature. Sous les formes orale, chantée ou écrite la littérature est un art populaire au Vietnam, et la population en est

justement exigeante. Il ne suffit pas d'être contre l'agression américaine et pour la réunification pour « passer ». Il arrive l'histoire suivante : « Pendant que Tu Don et Tim prenaient leur repas, un soldat s'approcha du monocorde suspendu au mur. Il gratta la corde qui émit un son mélodieux.

— Quel bon son !

Le vieux musicien continua à manger en silence. Mais, ses yeux morts se tournèrent vers l'instrument encore vibrant. Il dit d'une voix sévère :

— Jouez si vous savez le faire. Mais ne vous amusez pas à taquiner ainsi la corde ! »

Ni réalisme socialiste, ni angoisses métaphysiques

Nulle part on n'est plongé dans les gouffres ou les méandres de l'âme et de la mémoire. Des « l'aimerai-je, l'ai-je aimé, est-ce que je l'aime », il n'est non plus pas question. Les sentiments sont évidents, comme il est évident qu'ils constituent la trame de toute la vie, avec le travail des champs, le retour de la marée, les arbres et leurs fruits et la guerre.

La littérature vietnamienne est réaliste et optimiste. On frémit à la lecture des « œuvres » soviétiques d'une certaine époque, de l'actuelle production albanaise, et parfois chinoise, que recouvrent ces deux mots. Lorsque par une écriture volontariste on démontre que le socialisme c'est ce qu'il y a de mieux, et que hors de lui pas de salut on produit des horreurs.

Le poète Che Lan Vieu disait que les écrivains vietnamiens sont « forts de l'optimisme de ceux qui combattent dans le présent, convaincus que tout en définitive sera résolu par les mains, le cerveau et le cœur de l'homme ».

Il est vrai que tout récit est composé des faits quotidiens et de la lutte quotidienne. « Hon Dat » roman de Anh Duc, qui a reçu le Prix Nguyen Dinh Chieu de Littérature et d'Art du Sud Vietnam, en est l'exemple : dans un village arrivent des soldats fantoches, qui veulent anéantir dix-huit vietcongs. Ces derniers se replient dans une grotte où ils résistent pendant plus de dix jours jusqu'à ce que les fantoches décrochent, découragés par les désertions et les rébellions dans leurs rangs, la lutte politique des habitants du village, et le courage des guérilleros.

Sur ce thème l'épopée glorieuse et ennuyeuse est possible. Le côté héroïque des personnages est en définitive largement compensé par la tendresse qu'ils éprouvent vis-à-vis des êtres et des choses, ce qui leur enlève leur aspect premier de mécanique combattant pour la révolution. On se demande si la traduction ne fait pas défaut, car il suffirait parfois de l'inversion de quelques mots pour obtenir des effets différents, non sur le fond, mais quant à la perception qu'en a le lecteur.

Des hommes enracinés

Homme ou femme, enfant ou vieillard chacun a son histoire. C'est un peuple qui combat, mais nul n'est noyé, dans la masse. Un combattant vient d'être tué : « Terrassé par la douleur, Ngan garda un silence consterné. L'ennemi continuait à tirer par le trou que Dat venait de creuser dans le mur. Au milieu du vacarme il semblait entendre la voix du mort qui lui disait :

— Je n'aime rien tant que les papayes assaisonnées de crevettes. Chaque fois que je rentre la voir, grand-maman m'en donne à manger à satiété ».



A.F.P.

Nous qui avons peur de faire du sentiment, et séparons soigneusement la politique du reste, demeurons confondus. L'affectivité est déterminante dans l'engagement politique.

Le sentiment tragique transparait parfois brièvement, avec pudeur. Une femme est séparée de son mari depuis sept ans, chose commune. Elle ne se morfond pas pour autant, elle s'est insérée dans la lutte. Un jour sa mère dit : « Dix ans ou plus, Su peut attendre son mari, j'ai seulement peur qu'ils ne soient devenus vieux tous les deux quand ils se retrouveront ». Mais on ne s'attarde ni à pleurer, ni à se complaire dans le tragique : ce serait la démobilisation et une trop belle victoire pour l'ennemi.

Le temps de vivre

Ayant le sentiment de sa propre histoire, le combattant vietnamien a aussi celle de son pays. La nation n'est pas un mot abstrait. La lutte a pour but la réunification et le socialisme, mais parce que ce pays est aimé et parce que le socialisme est la seule forme qui permette des rapports sociaux et inter-individuels heureux :

Malgré les luttes incessantes, il existe le temps de boire une tasse de thé, de cuire un canard. Un homme se réveille, fume une cigarette en regardant

la mer, part pêcher le poisson laissé par la marée et découvre alors le cadavre d'un soldat.

Les héros de la littérature vietnamienne poursuivent un but, attitude inconnue la plupart du temps des héros de la littérature occidentale qui sont « en attente » d'un but ; ou « à la recherche » d'un but à leur existence.

Pour le héros vietnamien le temps et la durée sont alors des instruments dont il utilise les moindres parties et les moindres contradictions.

Récits et poèmes nous en persuadent : les combattants vietnamiens connaissent une plénitude sans laquelle la résignation face aux envahisseurs se serait installée depuis longtemps. La littérature étant la retranscription de la réalité, passée par le moule de l'idéologie dominante, on peut en déduire que la lutte de libération au Vietnam est justifiée par le nouveau type de rapports de production et de rapports sociaux qu'elle engendre. Explication qui n'est pas destinée seulement aux lectures étrangères, mais qui est avant tout l'émanation d'une conscience collective.

Reste ce que certains appellent « le problème du beau ». Disons qu'il n'y a pas de beau absolu. Une œuvre d'art est évidemment le fruit d'une tradition, et elle est perçue comme belle par des individus ou des civilisations dans un temps donné. Une œuvre peut correspondre à un des sommets de la création artistique à une époque donnée et ne plus nous être sensible.

A travers une civilisation différente, un mode de vie et de pensée différents des nôtres, la littérature vietnamienne atteint. C'est que faisant la part du rêve et de la réalité, elle permet à des hommes de s'y

refléter, et sans trop de leçons ni de mièvrerie (« pas d'en doctinement aride, mais pas de roucoulaudes non plus ») elle leur donne d'eux-mêmes une dynamique qui les force — qui nous force — à avancer. □